

Discours de réception de Monsieur Jean-Marie Simon



De l'architecture au(x) paysage(s)

Monsieur le Président, chères consœurs, chers confrères, Mesdames, Messieurs,

Le discours de réception à l'Académie de Stanislas est l'occasion de remercier les membres de cette compagnie de leur accueil, c'est aussi un moment pour exprimer les valeurs qui accompagnent une vie professionnelle et associative. Un grand intérêt pour l'architecture, savante ou vernaculaire, des villes ou des villages a animé un travail de conseil auprès des habitants, et aux côtés d'élus dans de nombreux jurys et concours d'architecture. Cet intérêt se poursuit aujourd'hui, par une curiosité dans le domaine de la géographie et plus particulièrement du paysage. En effet l'architecture n'est pas qu'une œuvre esthétique célébrant son auteur et son commanditaire, elle doit être, une réponse respectueuse à des lieux aux hommes qui les habitent, elle entretient donc un lien particulier avec les paysages qu'ils soient naturels ou urbains

Du rôle et de l'usage des fenêtres

En architecture, la principale qualité de la fenêtre est d'être discrète et transparente, mais elle est tellement essentielle, qu'elle fut considérée comme signe extérieur de richesse et servit, sous le Directoire de base d'imposition. Mesurer la richesse est aisée, il suffit de compter les « portes et les fenêtres », dont la valeur fiscale varie simplement suivant la ville et l'étage. L'effet sur les paysages urbains fut immédiat, des fenêtres sont murées; les meneaux, qui partagent les baies, supprimés, et sur les nouvelles façades les fenêtres sont moins nombreuses. Cet impôt fut rapidement abandonné, car la fenêtre avant d'être un signe de richesse et de représentation sociale, est un élément vital du bien-être. Bien-être physique, car elle apporte la lumière et la chaleur par sa transparence, l'air et la fraîcheur, car la fenêtre s'ouvre. Mais elle est aussi

élément du bien-être psychologique et social, car elle donne à voir le spectacle de la rue ou de la nature, tout en permettant un relatif détachement. Le paysage qu'elle offre, nous dit où nous sommes dans l'espace et dans le temps.

Les fenêtres de cette salle de la Mairie de Nancy donnent à voir un paysage très proche de celui que pouvait contempler Stanislas dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les évolutions sont de peu d'importance surtout dans les plans rapprochés. Le premier regard porte sur la place et son animation, puis se lève sur les basses faces et les constructions qui occupent les terrasses depuis le dix-neuvième siècle, volumes gris et massifs, dépourvus de l'élégance des projets d'Emmanuel Héré, mais composés et positionnés de façon à être discrets depuis le sol. Le regard accroche ensuite Saint-Epvre dont l'important volume et l'architecture néo-gothique attirent le regard et « effacent » les toits de la vieille ville. Dans un troisième plan, l'environnement est plus « naturel » avec les côtes de Malzéville et de Maxéville ; et la grande baie en haut de la tour panoramique, qui observe la ville. Quelles que soient les mesures de protection, le paysage se transforme, mais des évolutions maîtrisées ou éloignées permettent de maintenir son caractère. Regarder le paysage depuis la fenêtre est un plaisir, un jeu pour dater et se repérer, susciter rêves et curiosité.

Lorsque nous parlons des fenêtres de cette salle, tous les regards se tournent vers la place, ignorant ces fenêtres qui occupent le côté sud et donnent sur une cour grise sans lumière... ni paysage. La véritable fenêtre doit donner plus que de la lumière et le rôle de l'architecte et de l'urbaniste est de participer à ce que la fenêtre ne soit pas muette. Les architectures traditionnelles du Japon étaient attentives à créer des fenêtres, chacune ayant un nom propre et correspondant à la vue offerte, sur le jardin, un arbuste, le sol. Mais le paysage ainsi offert va parfois bien au-delà du tableau. Le sinologue et philosophe François Jullian souligne que l'ancien sage chinois se ressourçait dans la montagne dans un kiosque ouvert de tous côtés, il s'imprègne du paysage offert par la montagne, les rochers, les arbres, l'eau, il est ainsi en lien avec le monde dans sa globalité et « vit de paysage ».

La fenêtre relie les histoires de l'architecture et du paysage

L'époque classique met en œuvre un projet « d'embellissement » basé sur la régularité et la mise en ordre de la ville. Les fenêtres, les baies, avec ou sans modénatures, contribuent aux compositions urbaines, car les dessins de façade sont imposés aux constructeurs qui reçoivent en contrepartie des compensations financières ou foncières. Qu'importe l'usage, et la fonction du bâtiment, la régularité prime. La place Stanislas présente derrière ses façades une grande diversité d'usage. Salle de prestige, théâtre, musée, évêché, commerces et logements sont déplacés au gré d'opportunités ; mais la régularité immuable des

façades célèbre la gloire du souverain. Dans les jardins ou dans les campagnes, les allées, les chemins et les routes sont rectilignes et leurs plantations d'alignement prolongent sur le territoire cette volonté de mise en ordre du monde par un paysage régularisé.

Au début du XX^e siècle, un double mouvement annonce une nouvelle approche du paysage. À l'intérieur des maisons, les pièces prennent des fonctions précises salon, salle à manger, cuisine... et chacune a besoin d'une certaine quantité de lumière, et de vues. Ces maisons et villas se construisent aux franges de la ville, là où les parcs et les jardins, s'inspirent de paysages naturels et reconstituent un environnement pittoresque. Terrasses, balcons, bow-window et fenêtres de formes et de dimensions variées assurent la transition entre l'intérieur et l'extérieur. Construite en 1901, la villa Majorelle, œuvre de l'architecte Henri Sauvage est sans doute l'un des plus beaux exemples de cette rupture radicale, avec l'époque classique. Quinze types de percements coexistent dans cette villa, et offrent autant de cadrage sur le paysage du parc dans lequel se trouvait la villa. Parfois, la construction devient transparente, à peine franchie la grande porte d'entrée entièrement vitrée, un miroir fait face au visiteur et renvoie l'image de la végétation du parc. La montée du grand escalier s'accompagne d'une baie qui offre un panoramique sur le grand paysage de côtes, et les multiples balcons et terrasses de la toiture offrent autant de façons de « vivre avec le paysage ».

Quelques années plus tard à partir de 1905, une nouvelle approche de l'architecture de la ville, et du paysage se dessine. Les architectes et futurs urbanistes, lauréats du grand prix de Rome, stagiaires à la villa Médicis, rencontrent et échangent avec les membres de l'École française d'Athènes, archéologues nourris d'histoire et de géographie. Les études de sites, de lecture du paysage qui sont d'abord les méthodes de l'archéologue deviennent éléments de conception pour les architectes, et les urbanistes. Lors de son séjour à Rome Tony Garnier publie les dessins d'une ville industrielle s'organisant dans de grands paysages, et devient une des références d'un mouvement d'architectes et d'urbanistes pour qui le site constitue le paysage dans lequel prend position, l'objet architectural, devenu une œuvre plastique débarrassée des ornements puisés dans les styles historiques ou dans l'environnement urbain proche. Émile André, accompagne dans les années 1930, son fils Jacques dans la réalisation d'un bâtiment qui suscite immédiatement l'intérêt du milieu professionnel international, dont Tony Garnier dont nous venons de parler. Le musée, de zoologie, est un bâtiment « poli » avec son voisinage, il ne déchire pas l'horizon et s'inscrit dans le gabarit des immeubles voisins, mais affirme son identité. Il répond à des besoins, et offre un grand volume sans lumière naturelle pour protéger les collections d'animaux naturalisés, la solution retenue est élégante,

un socle puissant de blocs calcaire, puis un grand bandeau vitré filant sur toute la longueur du bâtiment, interrompu par quelques fragiles poteaux. La partie supérieure est un grand volume simple sans fenêtre sur rue, composé d'éléments préfabriqués avec des reliefs et une belle teinte rosée. La technique et l'esthétique sont inspirées directement, et avec son accord, des travaux de l'architecte américain Franck Lloyd Wright. Celui-ci venait de quitter Chicago pour installer son agence dans le désert, où il concevait des projets s'inspirant des civilisations anciennes d'Amérique centrale. Cette enveloppe du bâtiment présente une texture d'une belle richesse permettant les jeux d'ombre et de lumière, l'importante surface vitrée en bandeau, assurant la légèreté à l'ensemble.

Quelques dizaine de mètres plus loin, de l'autre côté du canal, ouverte depuis 1996 l'école d'architecture interroge elle aussi par son lien très particulier avec le paysage urbain. Conçue par les architectes Livio Vacchini originaire du Tessin et le Nancéien Christian François, l'école est ambitieuse sur le plan architectural, mais son lien à la ville est délicat. Amenée par les règlements urbains à jouer un rôle conventionnel d'immeuble d'angle, elle répond à cette obligation par un positionnement sur la rue et la création de brises soleil assurant un prolongement symbolique de l'alignement imposé. Ces éléments furent vécus difficilement par le voisinage qui perdait le soleil et la vue que les démolitions avaient apportés. Vingt ans après son inauguration, l'école répond aux attentes en matière de pédagogie, et présente des qualités architecturales tant intérieures qu'extérieures. Mais prenant sa lumière naturelle par des patios intérieurs, et les fenêtres sur rue étant masquées par ces grandes lames de béton, cette absence de « fenêtres » renforce l'impression d'isolement et d'étrangeté du bâtiment.

Ces deux bâtiments font honneur à la ville et assurent les transitions avec les paysages de ce quartier qui fut industriel, avec ses silos, ses cheminées et ses architectures de brique. Certes le désintérêt, parfois le rejet, les guettent, et ils ne sont pas parfaitement à l'aise dans les règles urbaines d'alignement. Cependant ils offrent aux regards curieux, la possibilité d'une critique architecturale, urbaine et paysagère, il faut prendre le temps de les regarder, de les commenter, de construire l'histoire de leur réalisation. Le géographe et écrivain Julien Gracq, faisait part de son étonnement : « Tant d'hommes pour construire le monde et si peu pour le regarder », il faudrait peut-être ajouter : et pour en parler, et en parler ensemble.

Je vous remercie.